

passée : il se nommait Édouard de V^{***}. En le retrouvant, je me troublai. Pour éviter qu'il ne me vît, j'entrai dans le jardin et me cachai derrière un pilier. Je croyais lui avoir échappé et je m'en réjouissais, quand j'entendis une voix qui me disait : « Eh, pourquoi donc, Alfred, me fuis-tu de la sorte ? Moi, je cours tout Paris pour te rencontrer. Ah ! je devine, c'est par orgueil, c'est parce que ta garde-robe se trouve en mauvais état. En effet, ajouta-t-il en me regardant des pieds à la tête, je vois que tu n'as pas crédit chez ton tailleur ; cela m'étonne, car c'est la meilleure pâte de fripon.... mais nous remédions à cela. Et dis-moi, que fais-tu maintenant ?

— Eh bien ! puisque tu veux le savoir absolument, je gagne un petit écu par jour à faire des écritures.

— Je ne m'étonne pas maintenant de te voir en si triste équipage ; mais il m'est réservé de changer ta fortune comme j'ai changé la mienne.

— Elle me semble en effet bien différente de ce qu'elle était autrefois ; cette élégance dans tes habits et dans tes manières, un certain air qui sent l'opulence... Aurais-tu donc hérité de quelque vieille tante ? aurais-tu gagné un terne à la loterie ?

— Rien de tout cela, mon cher ami. Je me

suis associé avec un capitaliste pour faire un journal. Il a fourni les fonds et moi l'esprit, et notre journal a pris à merveille. L'or pleut dans ma caisse, la considération le suit, les gens de lettres me caressent, les comédiens tremblent devant moi, les actrices me font la cour, les hommes d'état me saluent ; enfin, je suis une puissance du jour qui, la verge haute, me fais redouter des petits et des grands. Il ne me manquait plus qu'un collaborateur capable de soutenir la réputation de mon journal, et je l'ai rencontré. C'est à toi, mon ami, que je destine cet honneur. Tu gagnes par jour un petit écu chez un écrivain, eh bien ! moi je te donne vingt francs, en attendant que ton travail te fasse participer à ma fortune, en t'acquérant le titre de mon associé.

— Mais suis-je donc capable de te seconder, tu sais que ma pièce a été refusée ?

— Je sais de plus que tu as fait un roman dont les libraires n'ont pas voulu ; mais c'est à cause de cela que je te préfère à tout autre. D'abord, dans tes jugements, tu te souviendras qu'on a méprisé tes ouvrages, et tu n'en seras que plus malin en critiquant ceux de tes rivaux. Ensuite, je sais ce que tu es capable de faire. Ta mémoire est étonnante, ton esprit est porté vers l'épigramme, aucune des connaissances humaines

n'a échappé à tes études, tu peux parler de tout enfin et tu peux en parler bien. J'espère que tu n'as pas conservé ces préjugés de province que nous t'avons reprochés tant de fois, que ta visière n'est plus obscurcie de ces mots : Justice, raison et décence; mais, au reste, quelque instruction de ma part et la jouissance de nos privilèges t'auront bientôt fait sentir tout l'avantage de ta position. Ainsi, c'est une chose décidée, tu quittes ton écrivain, je t'attache à mon journal, et je fais ta fortune en augmentant la mienne. Mais à propos, c'est aujourd'hui que je dîne avec nos gens de lettres et mon lourd associé : il faut que je te présente aujourd'hui même à la bande joyeuse. Tu feras un bon dîner, je te le promets, et je vois à ta mine pâle qu'il arrive à propos. Il faut que tu changes de régime; oui, je prétends qu'avant trois mois tu sois porteur d'une face aussi pleine et aussi rubiconde que la mienne.

— Hélas! comme tu dis. Depuis bien longtemps je n'ai fait un bon repas; mais je n'oserai jamais me présenter dans ta société sans avoir remédié au délabrement de mon costume que les outrages du temps ont considérablement endommagé.

— Oh! j'avais déjà songé à cet inconvénient. Dieu me garde de te présenter à mon associé

dans ce piteux accoutrement! Mon financier, qui est un sot, à tes vêtements plus que modestes, ne verrait en toi qu'un imbécile. Il est convaincu, et, je le dis à regret, je commence à penser comme lui, qu'on n'est jamais un homme d'esprit quand on n'a pas trouvé dans soi-même les moyens d'avoir un bon habit. Dans un instant à ses yeux tu vas être un homme comme il faut. Nous sommes de même taille, et lorsque je vais t'avoir équipé de la tête aux pieds, tu retrouveras tout à coup, dans l'influence de mes habits, ta malice et ta gaieté.» En finissant ces mots, il me prit sous le bras, me fit monter dans son cabriolet, me conduisit à son logement qui était très-élégamment meublé, m'installa dans une chambre, et me fit apporter par son domestique tout ce qui pouvait être nécessaire à ma toilette, en me faisant dire qu'il me rejoindrait, à six heures, à la Rotonde du Palais-Royal.

Tout étourdi de ce qui venait de se passer entre Édouard et moi, je commençai à m'habiller. J'étais tout surpris de la générosité d'un jeune homme qui ne m'avait toujours paru qu'un ami comme on en trouve tant dans le monde; je croyais même avoir quelque preuve de son égoïsme au moment où la fortune m'abandonna tout-à-fait. Mais enfin, quel que fût le motif de ses espérances, je dus accepter ses bienfaits,

puisqu'j'avais l'espoir de les reconnaître un jour par mon travail.

Ma toilette terminée, je restai surpris de la métamorphose qui s'était faite en moi, il me sembla que je renaissais pour une autre vie. Mes traits, un peu amaigris par le jeûne, donnaient à ma physionomie plus d'expression et de finesse. Ainsi que je l'avais promis à Édouard, je me rendis au Palais-Royal bien avant l'heure à laquelle il devait me rejoindre. En l'attendant, je me promenais avec cet air heureux qui me donnait pour l'avenir l'assurance d'un sort brillant. Je savais, il est vrai, que, dans le journal auquel j'allais travailler, on cherchait plutôt la malice et l'esprit que le talent de l'écrivain; cependant, me disais-je, je trouverai bien le moyen de me faire distinguer des autres collaborateurs. Édouard en convient lui-même, je possède mille connaissances qui sont étrangères à presque tous les gens de lettres. Malgré moi toutes ces idées puisées dans l'antiquité se répandront dans cette quantité d'articles que je vais livrer au public; et, pour peu que je donne un air de nouveauté à toutes ces vieilles pensées, j'aurai bientôt frappé les regards de la multitude. Ma réputation s'étend, les propriétaires des grands journaux m'apprécient et me choisissent comme un de leurs rédacteurs; arrivé à cet excès d'honneur,

c'est sur ce nouveau théâtre que j'augmenterai de réserve dans ma conduite. Mon style sera toujours conforme au genre du livre qu'il me sera permis de juger. Je n'emploierai point avec l'auteur cette amère ironie qui ne montre dans un critique que l'impuissance du talent. Je reprendrai les défauts du livre avec politesse; j'en ferai sentir les beautés avec chaleur et conviction, et, pour qu'on n'accuse point mon jugement d'être l'effet de la crainte ou de la sécurité que donne l'anonyme, je ne me cacherai pas, même sous le voile d'une lettre de l'alphabet: j'aurai le courage d'imiter Charles Nodier. Comme cet élégant écrivain dont la juste et l'adroite critique se dérobe sous les formes d'une bienveillante politesse, je signerai mon nom tout entier. Après m'être fait une réputation dans le genre littéraire, je me lancerai dans la politique. Soit que j'embrasse le parti de l'opposition ou celui du ministère, ma polémique sera toujours noble et consciencieuse. Ainsi que les Fox, les Shéridan, les Canning, les Benjamin Constant, les Châteaubriand, je puis devenir à mon tour une puissance dans les journaux. Déjà mon influence est révélée, on m'entoure, on me prévient, on me flatte, on m'appelle enfin à la chambre des députés. L'habitude de discuter les plus hauts intérêts m'a rendu faciles les succès de l'o-

rateur. Comme aucune question ne m'est étrangère, ma seule opinion décide toutes les questions... Enfin, le roi m'appelle en son conseil, un ministère devient vacant...

En ce moment Édouard me frappa sur l'épaule, en me disant ; « Allons mon ami, on nous attend chez Véfour. » Le cruel, en me réveillant, me priva de tous mes honneurs ; mais je m'en consolai par l'espoir de faire un succulent dîner, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien long-temps.

Nous nous trouvâmes bientôt chez le restaurateur où un somptueux repas nous attendait. Plusieurs jeunes rédacteurs et notre financier bailleur de fonds formaient avec Édouard et moi tout l'esprit ou plutôt tout le personnel du journal. Après avoir été présenté au gros propriétaire de cette mince feuille, et avoir reçu de lui un accueil bienveillant que je ne devais sans doute qu'aux éloges qui m'étaient prodigués par mon ancien ami, les convives se mirent gaiement à table, et arrosèrent d'excellentes huîtres vertes avec du vin de Champagne à la glace. La conversation, après quelques moments du silence que l'on observe toujours au commencement du dîner, tomba nécessairement sur le journal, le nombre de ses abonnés, et le genre de scandale qu'il produisait dans le public. On passa bientôt en revue toutes les actrices des grands théâtres.

On vanta surtout les talents de mademoiselle D***.

— « J'en conviens, dit un de nos jeunes gens, elle a beaucoup de talent ; mais cela ne m'empêchera pas d'en dire du mal, aussi long-temps qu'elle appartiendra à l'ambassadeur d'A... Je ne veux pas que ces demoiselles conservent dans un temps d'égalité des coutumes aristocratiques. Il faudra bien que cette Terpsichore de distinction tombe à son tour dans le domaine public. — Tu veux dire dans le domaine des journaux, lui répliqua Édouard ; si j'étais à ta place, il y aurait parbleu long-temps que je lui aurais prouvé qu'elle ne sait pas faire un rigodon. Vous êtes tous des enfants, vous n'y entendez rien. Vous ne savez pas tirer parti de cette branche de mon administration que j'ai bien voulu vous abandonner. Est-ce par le compte que vous rendez des spectacles que vous espérez faire fructifier notre ferme ? Vous n'avez que des éloges à donner, et vos critiques sont si timides, qu'elles ne sauraient amuser nos lecteurs, pourquoi ne m'imitiez-vous pas, je vous prêche d'exemple. En m'emparant de la haute société, j'ai connu tout de suite l'étendue des devoirs que j'avais à remplir, et je puis prouver que, depuis trois mois à peine que j'exploite cette féconde mine, j'ai considérablement augmenté le nombre de nos abonnés. Voyez si personne peut m'échapper.

J'ai déjà *enfoncé* trois conseillers d'état et cinq députés ministériels. Ils m'ont toujours à leur suite, je ne les laisse pas respirer, et quoique mes épigrammes ne soient le plus souvent que des jeux de mots, j'y reviens sans cesse, et je les retourne de tant de manières, qu'elles paraissent toujours nouvelles au lecteur. La chambre et la haute administration vont m'offrir un fonds inépuisable. Le mois prochain je reprendrai les ministres en sous œuvre. Si je les ai abandonnés quelque temps.....

— C'est... (lui répondit vivement un des convives) qu'on t'avait promis la croix d'honneur, et qu'on ne te l'a point donnée.

— Non, non, c'est tout autre chose; car moi je ne songe qu'à l'intérêt du journal, et monsieur doit savoir (en désignant le financier), que depuis qu'il m'a associé à ses bénéfices, j'ai au moins doublé le prix de ses actions.

— Mais tu n'as point doublé nos appointements, dit un autre jeune homme en riant.

— Que voulez-vous que j'y fasse. A vos théâtres vous ne vous occupez que de vos bonnes fortunes; et quand il s'agit de mordre un peu, je ne trouve en vous que des moutons. Soyez lions, déchirez votre proie, et je vous payerai comme des lions. »

Le financier qui n'avait pas encore dit un mot,

prit à son tour la parole, et nous baragouina dans un français en usage dans la tribu de Lévi: — « M. Édouard a raison; lui seul sait faire son métier. Il a déjà flétri dix ou douze réputations, et ces douze réputations, en les estimant mille francs pièce, sont entrées dans ma caisse en espèces sonnantes.

— Peste! m'écriai-je, déjà à demi étourdi par tous les vins qu'ils m'avaient fait boire, l'honneur des hommes est d'un bon rapport, et je te fais mon compliment, mon cher Édouard, d'en avoir tiré si bon parti sans qu'il t'en ait coûté bras ou jambes.

— Oh! quant à cela, dit-il en riant, nous avons un gérant responsable, et toutes ces petites discussions ne me regardent pas. — Mais à propos, messieurs, j'ai une petite aventure scandaleuse à vous raconter, qui va servir d'aliment, au moins pendant huit jours, à notre journal. Imaginez que j'ai aperçu la jeune femme de ce conseiller d'état si dévoué au gouvernement... Comment le nommez-vous donc... le baron de... le nom ne fait rien à l'affaire. Je le désignerai si bien, que tout le monde le reconnaîtra... Eh bien, j'ai rencontré sa femme, cette petite prude si jolie, qui baisse toujours les yeux quand on la regarde d'une certaine façon; je l'ai rencontrée, dis-je,

à l'Ambigu-Comique, seule dans une loge avec un beau jeune homme à moustache. La grille était baissée, je dois en convenir; mais c'est ce dont il sera inutile d'avertir le public. Comme je savais que cette gentille bégueule donnait de jolis concerts, exécutés par nos premiers artistes, j'avais prié l'un d'eux de m'y présenter. Croiriez-vous bien que cette impertinente s'est refusée à ma demande, sous le prétexte qu'elle ne me connaissait pas... Ah! parbleu! elle va me connaître, et elle me payera cher l'affront qu'elle m'a fait éprouver.

—Mais, es-tu certain, Édouard, lui dis-je très-sérieusement, que ses amis prendront bien la chose?

—Mon cher ami, nous ne signons jamais nos articles; et puis, comme je te l'ai dit, nous avons un gérant responsable.

—S'il doit répondre de toutes vos sottises, c'est un homme à qui vous serez forcé de donner les invalides au premier jour.

—Mais j'oubliais encore une chose, dit Édouard en m'interrompant. J'ai conçu ce matin, en lisant les journaux de l'opposition, une excellente idée. Ces braves du mouvement exploitent maintenant la misère publique, je veux les imiter. Cette misère-là peut devenir pour nous une

source de richesse. Dans mon premier article je ferai un parallèle du dîner du pauvre avec celui du riche.

—Avant de commencer, lui dis-je d'un grand sang-froid, veux-tu que je te serve de ces filets de chevreuil piqués? ils sont excellents.

—Je montrerai, s'écria Édouard avec chaleur, le misérable ouvrier, encore fatigué de ses travaux, mangeant à peine un pain grossier, tout trempé de ses sueurs...

—Peut-être préfères-tu cette poularde aux truffes? je vais t'en servir. » Mais il me repoussa la main, en me disant: —« Non, j'aime mieux l'aile que la cuisse, » puis après il continua...

—Je peindrai avec la plus vive éloquence la misère de cet infortuné. Je le représenterai couché sur la paille, tandis que l'opulent étendu sur un mol édredon...

—A propos de cela! ton appartement est charmant, qui te l'a donc meublé si richement?

—C'est Darac, répondit étourdiment Édouard, il me coûte plus de 15,000 fr.; » puis revenant à sa première idée. « Oui, messieurs, je représenterai cet ouvrier aussi malheureux que le serf du douzième siècle, plus esclave que lui, et beaucoup plus à plaindre. Si le dimanche, pour se reposer de ses cruelles fatigues, il veut se per-

mettre de boire un verre de vin, il est obligé de sortir hors les barrières... Et quel vin boit-il?

— Oh! à coup sûr, Édouard, il ne vaut pas celui-ci, dis-je en lui présentant la bouteille.

— Mais verse donc tout plein, me dit Édouard avec humeur...

— Non, non, c'est assez. Parlons de la misère publique. Disons du mal de tous ces hommes qui ne songent qu'à eux seuls, plaignons le pauvre, défendons-le contre ce gros financier, ce fastueux propriétaire qui dévore en un repas la subsistance de vingt malheureux. Vouons au mépris et à la mort tous ces infâmes riches qui sont toujours des méchants; mais en attendant que nous les ayons écrasés sous le poids de nos éloqu岸tes censures, garçon! encore du vin de Champagne! bonne chère et bon feu, buvons sec et surtout buvons frais.

— Ah le traître! s'écria Édouard en éclatant de rire, il se moquait de moi, et je ne m'en apercevais pas. Quand je vous disais, messieurs, qu'il était digne d'entrer *in nostro docto corpore*. Vous le verrez à l'œuvre. — Mais il est temps de se séparer. Il faut que je fasse connaître Alfred au théâtre comme mon remplaçant, et le moment est venu de nous y rendre. » En effet, après une orgie bien complète, la société se sé-

para, la tête un peu troublée par les fumées du vin et les projets philanthropiques qui avaient animé nos graves discussions.

Ce ne fut pas sans étonnement que je vis Édouard arrêter son cabriolet devant le théâtre, jadis témoin de mes plaisirs et de ma honte. Dans un instant je me rappelai mes amours et ma pièce refusée. — Ah! dis-je en moi-même, MM. de la comédie, je vous tiens donc à mon tour. Vous m'avez condamné à huis clos, et moi je vous jugerai publiquement. Oui, c'est moi-même qui rédigerai votre arrêt, et qui vous fustigeraï selon mon bon plaisir. — Édouard m'interrompit dans mes réflexions pour me donner des conseils. Il prit à cet effet une gravité si plaisante, que c'était tout au plus si je pouvais m'empêcher de rire. « Écoute, me dit Édouard, songe à l'importance des fonctions que tu vas remplir à ce théâtre. Ne te laisse point séduire par les coquetteries des actrices, ou par les éloges des comédiens. Exerce avec sévérité, mais avec justice, ton emploi de critique; songe qu'il y va de ta réputation d'homme intègre et de la prospérité du journal. Seulement je te demande beaucoup d'indulgence pour la petite B... Tu peux tomber sur mademoiselle C... tant qu'il te plaira. Tous les hommes, je te les abandonne. Quant à la grande coquette, comme je suis presque un

commensal de sa maison, toujours les plus grands éloges. Je suis même convenu avec elle, et je t'en préviens d'avance, que la pièce nouvelle qu'elle jouera demain, et dont tu rendras compte, sera trouvée bonne, quelle que soit la manière dont le public la traite. Te voilà bien instruit maintenant, vole à la gloire aux dépens de qui il appartiendra. Ah! encore un mot. Tu vas m'accompagner dans les coulisses; là, ne va pas au moins compromettre ton rang par des familiarités qui te placeraient un jour dans une fausse position. Garde une gravité diplomatique, et cherche plutôt à te faire craindre qu'à te faire aimer.» Après ces mots nous entrâmes dans le sanctuaire, et il me présenta aux acteurs qui jouaient en ce moment la comédie, comme l'homme d'esprit qui devait le remplacer, et les guider dans leur carrière.

Je ne puis vous peindre, mon cher ami, l'effet que produisit cette nouvelle sur ces messieurs et sur ces dames. Tous froncèrent le sourcil ou se pincèrent les lèvres. Cependant, comme ils savaient, par expérience, quelle était la puissance d'un journaliste, ils vinrent bientôt vers moi me rappeler nos anciennes amitiés. Enfin, ils firent si bien par leurs caresses et leurs flatтерies, que nous finîmes par nous quitter les meilleurs amis du monde.

Le lendemain de cette soirée, Édouard me fit connaître au rédacteur principal, comme ayant le droit de faire insérer tous les articles qu'il me plairait de donner au public. En effet, ce jour-là même, je devais rendre compte de la pièce nouvelle qui n'eut aucun succès. Et quoique Édouard m'eût averti qu'il protégeait l'auteur, je ne fis pas moins une critique très-juste, mais très-méchante de l'ouvrage. L'épigramme y dominait tellement, que ce jugement ressemblait à une vengeance. Hélas! je me ressouvins, malgré moi, qu'on avait refusé ma pièce, qu'on m'avait préféré celle de mon rival, et que ce rival était mon successeur.

Ma tâche remplie, j'allai me coucher; et le matin, je venais de m'éveiller, quand tout à coup je vois Édouard entrer dans ma chambre le journal à la main.

—Qu'as-tu fait, malheureux? me dit-il. Tu viens de tirer sur nos troupes. L'auteur que tu as dépecé si cruellement, et malheureusement avec trop d'esprit, est de notre coterie. Nous voulons faire adopter sa littérature, et tu viens de démentir nos principes, et de renverser nos projets.

—Ma foi! mon cher ami, le genre de littérature m'a paru détestable et je l'ai dit: Je ne vois pas